

N° 37
Novembre 2019
30e année
ISSN 1162-1966

JOURNAL ATYPIQUE

LE PAPOTIN

CRÉATION DES JEUNES DE L'HÔPITAL DE

JOUR D'ANTONY

Interviews

Miss Ming

Raphaël Enthoven

Pierre Meunier
et Marguerite
Bordat

Nicole
Genovese

Michel, Bernard
et François de
L'Élan Retrouvé

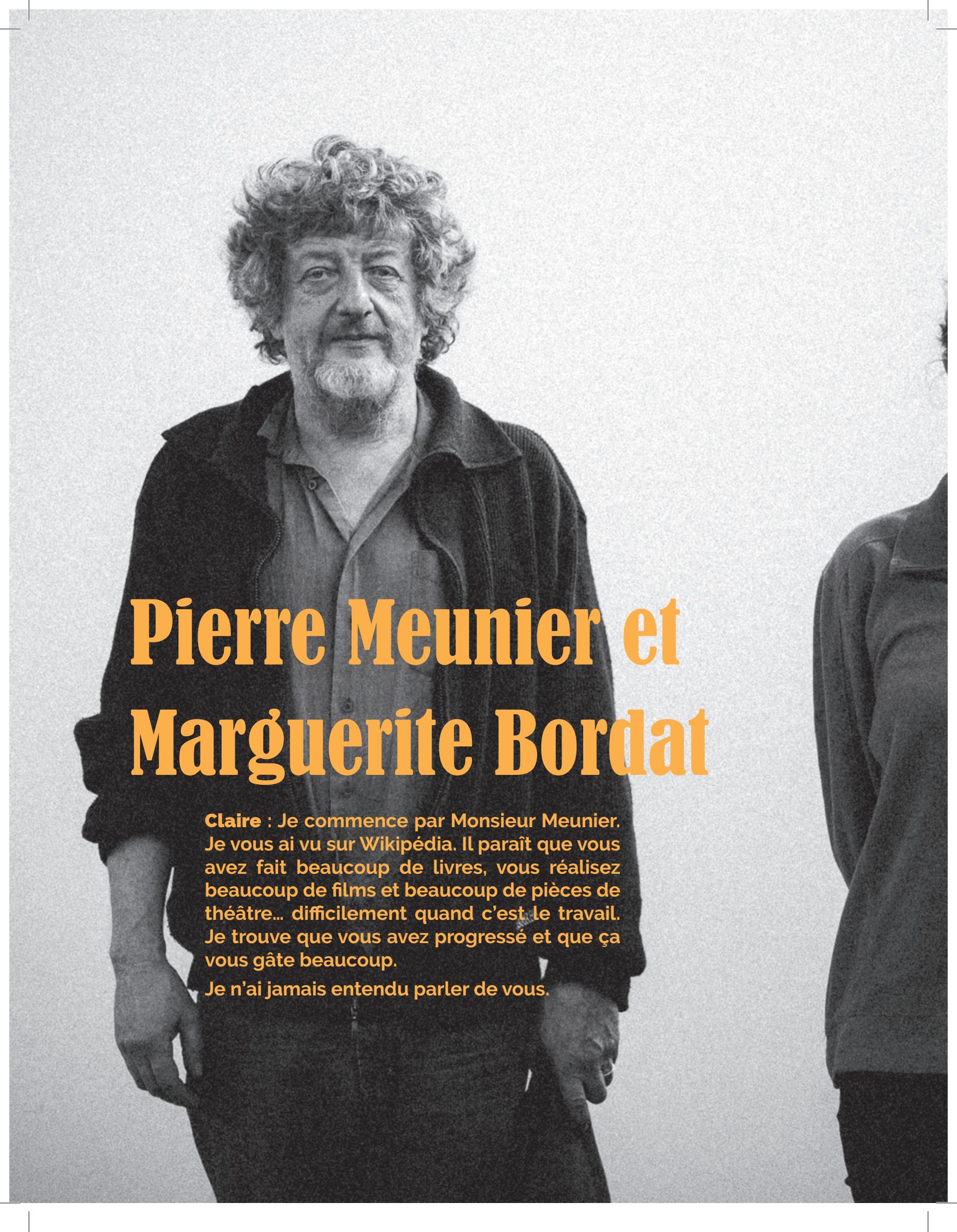
Raphaël

Frédérique
Bedos



www.papotin.site

10€



Pierre Meunier et Marguerite Bordat

Claire : Je commence par Monsieur Meunier. Je vous ai vu sur Wikipédia. Il paraît que vous avez fait beaucoup de livres, vous réalisez beaucoup de films et beaucoup de pièces de théâtre... difficilement quand c'est le travail. Je trouve que vous avez progressé et que ça vous gâte beaucoup.

Je n'ai jamais entendu parler de vous.

Julien Bancilhon : Bonjour à tous. Nous avons le plaisir de revenir à la Maison des Métallos et de rencontrer la belle Meunière, c'est-à-dire Pierre Meunier et Marguerite Bordat. Certains d'entre vous sont venus voir la pièce Au milieu du désordre, et d'autres ont peut-être vu le film Dernières nouvelles du cosmos, sur la jeune Babouillec, écrivaine autiste, et sans paroles. Ce film retrace un peu la construction de la pièce Forbidden di spogersi, et c'est un très beau documentaire qui a beaucoup tourné.

On est vraiment heureux de vous rencontrer, de pouvoir faire toutes ces connexions avec le Papotin, avec l'écriture et avec la pièce qu'un certain nombre d'entre nous sont venus voir.

Claire : Bonjour Marguerite et Pierre. J'ignore lequel des deux je vais questionner en premier.

Pierre Meunier : Choisis librement.

Claire : Je commence par Monsieur Meunier. Je vous ai vu sur Wikipédia. Il paraît que vous avez fait beaucoup de livres, vous réalisez beaucoup de films et beaucoup de pièces de théâtre... difficilement quand c'est le travail. Je trouve que vous avez progressé et que ça vous gâte beaucoup. Je n'ai jamais entendu parler de vous.

Je voulais savoir de quoi parle la pièce Buffet à vif.

Pierre Meunier : Bonjour à toutes et à tous. Il s'agit en fait d'un très beau buffet, que l'on voit dans les salons, avec du marbre et des petites portes vitrées, qu'on apporte comme deux déménageurs et qu'on déshabille, qu'on astique, qu'on dépoussière. Et petit à petit, ce buffet a une porte qui bat et qu'on finit par claquer un peu fort, ce qui casse la porte. On joue un peu avec et il tombe en arrière, le verre se casse, et petit à petit, ça nous donne envie de le casser complètement. Donc on sort de grandes haches, des masses d'armes, des gros poids de fer au bout de chaînes qu'on fait tourner et qui viennent exploser petit à petit ce buffet pour en faire un champ de ruines. En fait, ça dégage l'horizon. C'est-à-dire que l'idée, c'est un peu de raser ce qui nous encombre, ce qui nous empêche de voir loin. Et une fois que tout est par terre, à ce moment-là, arrive Marguerite qui, très tranquillement, très doucement, très silencieusement, commence à faire un tableau avec tous les débris, tous les tout-petits bouts de verre, les tout-petits bouts de marbre, les tout-petits bouts de bois brisés.





Claire : C'est rigolo. Pensez-vous que l'on peut recommencer quelque chose sans rien détruire ?

Pierre Meunier : On n'est pas obligé de détruire, on peut transformer des choses pour inventer, mais ça apporte forcément une modification. Là, pour le buffet, c'était rapide, donc on le détruisait, si l'on peut dire. Mais on peut aussi penser que c'est une transformation, c'est un changement d'état, finalement, parce que toute la matière du buffet est toujours là. Elle est différente puisqu'elle est brisée, mais c'est la même matière, finalement.

Claire : Et le buffet n'a jamais perdu son sang froid ?

Pierre Meunier : Le buffet joue avec nous et il résiste comme il peut. Parfois, même, ça m'est arrivé de casser une grosse hache tellement le bois était dur sur un buffet. Ou, parfois, le buffet se met à genoux au premier coup, donc il faut le relever, le rassembler, l'étayer pour que la mise à mort dure un peu longtemps.

Claire : D'accord. Je vous remercie pour votre réponse. C'est maintenant Marguerite que j'interviewe.

Marguerite Bordat : Bonjour à tous.

Claire : Bonjour Marguerite. Pourriez-vous me dire depuis combien de temps la compagnie La Belle Meunière a été un métier pour vous ?

Marguerite Bordat : J'ai rencontré Pierre et la compagnie La Belle Meunière il y a presque une vingtaine d'années. Pierre m'a invitée à venir participer à un projet. Il se trouve que mon premier métier, c'est scénographe. Je ne sais pas si vous savez ce que c'est, c'est les personnes qui s'occupent du traitement de l'espace, des décors au théâtre ou en danse, ou au cirque ou à l'opéra, etc. Quand Pierre et moi nous sommes rencontrés, lui, il était acteur dans un spectacle, et moi, j'étais scénographe et costumière. On s'est bien appréciés, on aimait bien discuter ensemble, et il m'a dit qu'il partait sur un projet, sur un désir de travailler sur le tas.

Claire : Et c'est libre ou on n'a pas le choix ?

Marguerite Bordat : C'est libre. Le

plus gros de notre travail, c'est chercher à comment être le plus libre possible, ce qui n'est pas toujours évident.

Claire : C'est intéressant. Votre plus grand rêve à tous les deux est maintenant réalisé, j'en suis ravie.

Marguerite Bordat : On y travaille tous les jours.

Claire : C'est un projet super. Moi, je connais le centre Sam-paix dont l'entrée est libre aussi. C'est là où je vais tous les jours, là où il y a quelques talents préférés dans les activités que je mène avec enthousiasme. Et, dites-moi, comment vous sentez-vous, depuis votre arrivée pour jouer ici avec toute la compagnie La Belle Meunière ? Vous rendez-vous compte de ce qui s'est passé dans Buffet à vif, ce qui était rigolo, quand il est détruit et que ça se calme après ?

Marguerite Bordat : Le buffet, c'est un peu particulier, c'est un spectacle qu'on a joué déjà une trentaine de fois, donc Pierre et Raphaël ont déjà cassé une trentaine de buffets, que j'ai réinventés, reconstruits. Enfin... pas vraiment reconstruits mais, en tout cas, ré-imaginés sous une autre forme.

Claire : Ah, vous avez tout recommencé ?

Marguerite Bordat : À chaque fois, on recommence tout, et c'est ça qui est passionnant. Mais il y a une chose que Pierre n'a pas dite tout à l'heure : c'est que quand je commence à redisperser les débris du buffet au sol et à réinventer une forme avec, il se trouve que, progressivement, les spectateurs viennent m'aider. Et ça, c'est quelque chose qui est très important pour nous, c'est-à-dire que cette réinvention, cette reconstruction est possible, est intéressante si elle est collective. Donc, au moment où il commence à y avoir avec moi plein de spectateurs qui m'aident à réinventer cette forme, je sais que je peux partir, et je laisse les gens terminer.

Claire : Ah, je vois. C'est important de laisser les gens terminer.

Marguerite Bordat : Ce qui est important, surtout, c'est que ce soit un travail commun, parce que je crois que la réinvention la reconstruction ne peut se faire que si l'on est fédéré.

Arnaud : Marguerite, tu es née où ?

Marguerite Bordat : Je suis née à Boulogne-Billancourt.

Arnaud : Et toi, Pierre, tu es né où ?

Pierre Meunier : À Suresnes.

Arnaud : Marguerite, il s'appelle comment ton mari ?

Marguerite Bordat : Je ne suis pas mariée.

Arnaud : Pierre, elle s'appelle comment ta femme ?

Pierre Meunier : Je ne suis pas marié non plus.

Arnaud : Il s'appelle comment ton ami, Marguerite ?

Marguerite Bordat : Il s'appelle Pierre.

Arnaud : Ce n'est pas Pierre, ton voisin ?

Marguerite Bordat : Ça, c'est mon intimité.

Arnaud : Dans tous les cas, Marguerite, ce n'était pas Pierre Bachelet, le chanteur, ton ami ?

Marguerite Bordat : Ah non, ce n'est pas Pierre Bachelet.

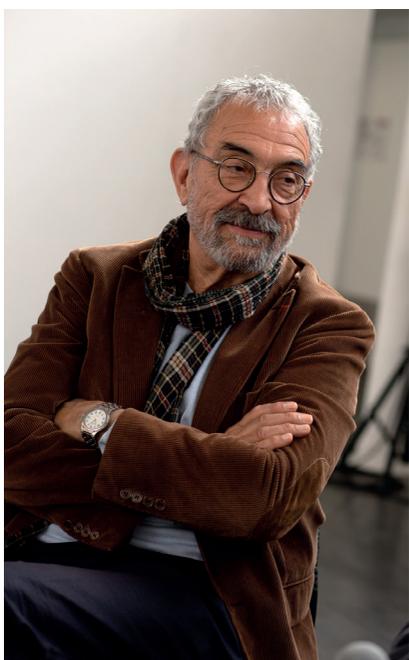
Arnaud : Ni Pierre Perret.

Marguerite Bordat : Non.

Arnaud : Pierre, qu'est-ce que tu as comme voiture ?

Pierre Meunier : J'ai un vieux Renault Scenic.

Arnaud : Et toi, Marguerite, qu'est-ce que tu as comme voi-



ture ?

Marguerite Bordat : J'ai une vieille voiture aussi, qui est malheureusement très polluante, et ça me désole, donc j'essaie de l'utiliser le moins possible. C'est une Golf qui date de 2000.

Arnaud : Marguerite, je préférerais que tu me tutoies. Il faut me dire tu.

Marguerite Bordat : D'accord.

Arnaud : Et toi aussi, Pierre, j'aimerais que tu me tutoies. Il faut me dire tu.

Pierre Meunier : Je vais te dire tu à partir de maintenant.

Arnaud : Marguerite et toi, vous vous vouvoyez ou vous vous tutoyez ?

Pierre Meunier : On se tutoie.

Arnaud : C'est ce que je préfère. Je n'ai pas pu venir voir la pièce de théâtre, il n'y avait pas assez de monde.

Pierre Meunier : On va revenir l'année prochaine, au mois de janvier, et vous pourrez revenir voir le spectacle.



Arnaud : Tu sais ce que je remarque, Pierre ? Qu'à chaque fois qu'ici, à la Maison des Métallos, il y a une interview, sur la table, il y a quelques bouteilles d'eau.

Pierre Meunier : Ah oui, en effet, ça pousse.

Arnaud : Pierre, comme, habituellement, il y a toujours deux petites bouteilles d'eau, comment ça se fait que, cette fois-ci, il y en ait quatre ?

Pierre Meunier : Parce que quelqu'un en a posé quatre et pas cinq, et pas trois. Il faudrait retrouver cette personne.

Arnaud : Je voulais te dire une chose. Si je demande à mon voisin, Driss, si je peux en prendre un petit peu si j'ai soif, c'est sûr qu'il va dire non. C'est ça que je devine, il ne va pas m'autoriser.

Marvin : Pierre, est-ce que ça fait longtemps que tu travailles sur des choses anciennes ?

Pierre Meunier : Sur des choses anciennes comme les cailloux ?

Marvin : Le spectacle que j'ai vu, c'était ancien.

Pierre Meunier : Oui, c'est un ancien spectacle que j'ai fait il y a 15 ans et que je joue un peu partout, parce qu'il est très léger. Tu as vu, il n'y a pas beaucoup de décor, donc je suis tout seul dans ma voiture et je me promène avec ça. Je peux le jouer dans un garage, je peux le jouer dehors, je peux le jouer un peu partout.

Marvin : Et ça m'a plu aussi quand tu as passé les pierres au public du spectacle.

Pierre Meunier : Qu'est-ce que tu as senti en touchant les pierres ?

Marvin : C'était agréable. Tout le public se passait les pierres.

Pierre Meunier : Comme ça, on voit aussi la diversité, toutes les formes différentes. Il n'y en a pas une qui est pareille.

Marvin : Et tu t'étais servi de tes outils comme d'instruments.

Pierre Meunier : J'ai fait tinter les ressorts. C'est un petit moment musical. Les ressorts, c'est de l'acier, et il y a beaucoup de carbone dans l'acier des ressorts pour qu'ils puissent résister et retrouver leur forme. Ça leur donne donc une très grande sonorité. Quand on tape sur un ressort, ça tinte, c'est musical.

Marvin : C'est tout ce que j'avais à dire, merci beaucoup.

Raja : J'ai une autre question à vous poser. Est-ce que vous pensez que vous pourriez inventer une école du théâtre et du cirque, et, dans vos tournées, d'une façon totalement licencieuse, organiser des tables avec de la nourriture et inviter des gens qui ont des enfants, qui ont envie d'aller sur les routes, d'inventer une forme de théâtralité partagée où les personnes mangeraient ensemble, dormiraient ensemble, vivraient ensemble pour inventer une autre forme de société et être le porte-flambeau d'une nouvelle vision de théâtralité, inventer une école de la poésie, de l'écriture, faire que les enfants ne vont pas à l'école mais apprennent sur le tas à lire, écrire, danser, chanter, s'amuser, etc. ? Est-ce que vous pensez que c'est possible ?

Marguerite Bordat : Je ne sais pas si c'est possible mais c'est merveilleux. Ce serait absolument idéal, je suis tout à fait d'accord avec vous. Nous, on rencontre beaucoup d'élèves, on fabrique des spectacles avec des jeunes, avec des gens qui apprennent le théâtre. Ce que vous racontez sur le vivre-ensemble, par exemple, c'est quelque chose qu'on défend et qu'on développe, parce que, quand on fabrique un spectacle, on invite des gens à venir travailler avec nous et on vit ensemble, on mange ensemble, on dort ensemble, on crée ensemble pendant des mois et des mois. C'est une aventure humaine riche et passionnante, et c'est quelque chose qu'on aime profondément vivre et faire.

Pierre Meunier : Ce que tu décris là, je l'ai un peu connu dans les aventures de cirque, justement, où l'on se déplace à plusieurs familles où il y a des enfants. Je pense en particulier au spectacle qui s'appelait La Volière Dromesko, où il y avait suffisamment d'enfants pour qu'il y ait un instituteur qui se déplace avec nous. L'école se déplaçait avec le cirque, donc il y avait toute cette vie dont tu parles, il y avait souvent des grandes tablées qu'on partageait et ce spectacle qu'on rêvait et qu'on faisait ensemble. Donc ça peut exister, ce n'est pas complètement utopique.

Raja : Par rapport au spectacle – que je n'ai pas vu, mais





ce n'est pas grave –, ce que j'ai compris, c'est qu'on vit un monde un peu fou où il y a des gens qui tuent, et en fait, on se retrouve devant une forme de ruines de Baalbek et, tout d'un coup, on est très gentil. Mais quand on est gentil, c'est qu'on souffre. Quand on fait des peintures bien léchées, comme dit Madame Le Gall par rapport à Jean-Dominique Ingres, à un moment donné, on devient très gentil en caresses, mais quand on caresse, après, on a envie de détruire. Et ce que vous faites par rapport au buffet que vous avez, vous le détruisez tellement puissamment qu'à la fin, ça devient des petites miettes ; et à perdre la raison, on prend une miette, on essaie de chercher le sens dans tout ça. C'est un peu ça que j'ai compris.

Pierre Meunier : Oui, tout à fait. Et comme disait Marguerite, ce sens, on essaie ensuite de le chercher à plusieurs et de partager cette recherche, parce que c'est quand même toujours beaucoup plus profitable de s'associer, de se fédérer, de se réunir pour se stimuler, pour échanger sur comment peuvent évoluer les choses.

Valentin : Pourquoi le caillou, pourquoi la pierre ? Qu'est-ce que l'histoire de la pierre et du tas ?

Pierre Meunier : Quand on regarde une pierre, on se sent très petit devant elle, on est un microbe dans le temps, on est une poussière de vie face à elle. Et ça, c'est toujours, il me semble, intéressant de ressentir ça. Pas simplement de le savoir dans sa tête mais de le ressentir, de l'éprouver, parce que ça nous fait éprouver notre vie, par exemple, et d'une manière forte, tout d'un coup, et peut-être se dire que la vie est tellement courte que ça mérite qu'on aille vraiment vers ce qui nous importe, ne se disperser pas dans des accessoires mais se concentrer sur ce qui nous est cher.

Valentin : Parce que nous, en tant qu'humains ou animaux, on meurt bien, mais la pierre ne meurt jamais.

Pierre Meunier : Elle se transforme, elle devient petit à petit grain. Les grains de sable sur les plages, au début, c'étaient des rochers, donc ça a pris des millions d'années. Donc la pierre est tout le temps en train de changer mais on ne le voit pas, on n'a pas du tout la perception pour le voir. Ça veut dire qu'au fond, on ne voit pas grand-chose de ce qui nous entoure, on voit très peu de choses.

Valentin : Et après, pourquoi le moment de percussion, quand vous tapiez sur les ressorts en métal ?

Pierre Meunier : C'est une autre manière de faire découvrir la richesse sonore de ces ressorts.

Valentin : Pour moi, c'était comme si vous vous défouliez,

vous preniez plaisir à vous défouler avec le bruit.

Pierre Meunier : Oui, c'est vrai que, jusque-là, c'était assez mesuré en intensité sonore, alors que là, tout à coup, je peux cogner.

Catherine : Et pourquoi tu parles des pierres, des fois ?

Pierre Meunier : C'est parce qu'elles me sont très proches, parce que je n'arrive pas à les éloigner.

Marguerite Bordat : Les pierres existent sans qu'on ait besoin de les fabriquer, elles sont là, elles sont sous nos pieds. Souvent, on ne les voit pas, elles sont déconsidérées, et on essaie de porter un nouveau regard sur tout ce qui est déconsidéré, on essaie de prendre le temps de s'arrêter. Malheureusement, il y a plein de très belles choses autour de nous qu'on ne prend plus le temps de voir, qu'on ne prend plus le temps d'éprouver, parce qu'on est pris dans une espèce de chemin très rapide, au milieu d'écrans de lumière, de téléphones portables. On n'a plus vraiment le temps de regarder les cailloux, alors Pierre et moi, on essaie de s'arrêter.

Catherine : Est-ce que tu fais parfois du vélo, Pierre ?

Pierre Meunier : J'adore faire du vélo, traverser la forêt pour aller de chez moi à l'endroit où l'on travaille.

Adrien : Tu détruis le buffet, et après, tu dois forger. Tu prends du métal, des pierres et du feu pour forger le métal pour faire des armes. Et après, tu détruis un peu le buffet. Y'a les assiettes qui volent.

Pierre Meunier : En fait, ces vieux buffets, c'est des ébénistes qui les ont fabriqués, c'est des meubles qui sont faits avec des assemblages. C'est ça aussi qu'on casse, finalement, c'est cette solidarité. C'est une forme de solidarité de tenir ensemble qui est pulvérisée. Ça parle de ce qui peut arriver aujourd'hui lorsqu'on est tous très séduits par l'individualisme, et on est séparé très savamment, chacun dans son propre désir de consommation, pour faire de nous des brebis dociles, des brebis qui sont finalement seules et plus reliées ensemble.

Adrien : Attention au méchant loup qui peut manger une brebis pour son 4 heures, une brebis bien dodue, bien savoureuse. Le loup, il va se faire de la charcuterie de brebis.

Marguerite Bordat : J'aime bien comme tu parles de la matière, parce qu'on en parle souvent comme ça avec Pierre. Ce que tu dis sur la forge, ce que tu dis sur le feu, sur le fer, sur la façon dont la matière se transforme. On parle beaucoup de ça.

Adrien : C'est la même chose pour le bois aussi. On le voit un peu dans Paris, on le voit dans les campagnes, on le voit dans les villages, chaque paysage est différent, chaque ville est différente. C'est le matériau qui est différent. À Paris, on a différents matériaux de différentes sortes.

Pierre Meunier : C'est intéressant de s'arrêter pour observer ça.

Adrien : Si vous regardez là-bas, on voit des pierres, des briques. À Londres, c'est plus de la brique, et à Paris, on a plus de matériaux.

Pierre Meunier : Les murs sont cachés par des enduits, les façades sont lisses.

Adrien : Le matériau, au début, ça a été forgé par la pré-histoire, avec les lances et tout et tout. Après, c'est venu un peu des arbres, et maintenant, on voit aujourd'hui. En fait, le matériau a voyagé avec nous.